

Fremont

de Babak Jalali - 1h31

avec Anaita Wali Zada, Jeremy Allen White, Greg Turkington
États-Unis – Sortie nationale le 06/12/2023JEUDI 04/04/2024 – 18h30
VENDREDI 05/04/2024 – 19h30
DIMANCHE 07/04/2024 – 11h00
LUNDI 08/04/2024 – 14h00
MARDI 09/04/2024 – 20h00

Court métrage : **LA NEIGE INCERTAINE** de Marion Boisron, Marie-Liesse Coumau, Ada Hernaez, Gwendoline Legendre et Romane Tisseau (Animation – 5'22)

★ Prix de L'Extra Court, sélection internationale, au Poitiers Film Festival 2022

À l'affût de l'ours polaire en Arctique, une photographe animalière réalise qu'elle cherche à rattraper plus qu'un cliché raté.

Ancienne traductrice pour l'armée américaine en Afghanistan, Donya est une réfugiée de 20 ans qui travaille dans une usine de *fortune cookies* servis par les restaurants chinois à Fremont, ville de la banlieue et de la baie de San Francisco. En proie à de lourdes insomnies et à une solitude extrême, elle décide d'aller voir un psychanalyste pour une prescription urgente de somnifères. Mystérieusement, l'homme semble tendrement ému et fasciné par la jeune femme.

Un jour, le patron de la fabrique de gâteaux lui confie la rédaction des messages et des prédictions qu'ils contiennent, ces courtes notes qui sont autant de pistes de questionnement distribuées dans les restaurants de la ville. Des petits poèmes qui doivent trouver le juste milieu, selon les directives qu'on lui confie : ni trop positifs, ni trop négatifs, ni trop didactiques, ni trop lyriques. C'est cette juste mesure que Babak Jalali recherche par l'économie de sa mise en scène et de sa direction de comédien-nes.

La jeune femme décide alors d'y glisser un message détonnant. C'est moins une bouteille jetée à la mer qu'un grain de sable inséré pour dérégler un système policé. Avec ce geste perturbateur, elle cherche à renverser une méthode implacable, à la manière des cookies fabriqués et programmés à la chaîne dans de très gros plans qui ouvrent le film... Et, en tant que réfugiée, à trouver sa place. Entourée d'hommes plus âgés (dont ce superbe personnage secondaire, un restaurateur qui passe son temps à regarder des soaps à la télévision et la questionne sur sa solitude), elle est aussi une femme en quête de son indépendance.

Filmée en 4/3 et en noir blanc, Donya est souvent isolée et saisie dans des cadres qui coupent l'environnement. *Fremont* parvient alors peu à peu, jusqu'à son dernier tiers renversant de beauté, à trouver un équilibre à la croisée des chemins entre Aki Kaurismäki et les premiers Jim Jarmusch. La mélancolie infusée y est jumelée d'une volonté positive : être paumée n'est pas si grave, ou en tout cas pas une fatalité. Le chemin du film, des lits d'insomnie jusqu'à une station-service, est comme un lent glissement vers le ciel. Vers le jour, tout simplement. (Arnaud Hallet dans *Les Inrocks* le 03 décembre 2023)

Récompensé d'un Prix du Jury lors du [49e festival de Deauville](#), *Fremont* de Babak Jalali est le quatrième long-métrage de ce cinéaste anglo-iranien (remarqué à Locarno, Rotterdam et Berlin) dont on aurait souhaité qu'il reparte avec la récompense majeure à Deauville tant il se distingue des autres œuvres présentées en compétition cette année.

Avec son élégante photographie en noir et blanc et sa prosodie délicieusement monotone, le film de Jalali ne manque pas de rappeler quelques œuvres de **Jim Jarmusch** et **Wes Anderson**. Comme ses illustres prédécesseurs, l'auteure observe l'Amérique et déroule son propos à travers le regard d'une immigrée qui tente de s'adapter à son nouvel environnement, tout en portant en elle la culpabilité d'être partie, mais aussi de se permettre de construire une nouvelle vie, plus épanouie. Car, alors qu'on commence à la découvrir, on réalise que son existence semble figée et qu'elle s'interdit cette perspective. On l'entend même soumettre ce questionnement à son voisin, un homme mélancolique qui fume au balcon chaque soir. Ensemble, ils partagent d'ailleurs régulièrement quelques réflexions existentielles, comme cette belle évocation du mouvement des étoiles dans le ciel.

Donya se lie d'amitié avec sa truculente collègue, puis se voit offrir une promotion par son patron, un patriarche asiatique bienveillant et sage. Truffé de douces curiosités, le film diffuse sa mélancolie et sa poésie pour nous envoûter progressivement, fort de sa galerie de personnages singuliers mais foncièrement attachants.

Résolument imprévisible, *Fremont* achève de nous charmer définitivement dans son dernier segment, qui voit apparaître **Jeremy Allen White** (la grande révélation de [The Bear](#)) dans la peau d'un mécanicien maladroit peut être aussi introverti que Donya, qui provoque l'étincelle qui nous raccompagne avec douceur vers le générique de fin. En cet instant, deux solitudes se sont croisées, par hasard, et elles pourraient bien s'accorder, pour entrouvrir, enfin, la perspective d'un avenir.

Fremont réussit le petit exploit de captiver le public avec cette très simple histoire sur le pardon de soi et les désirs refoulés de renaissance, nous embarquant aux côtés de Donya sur le cheminement vers l'acceptation et l'imprévisibilité des petits bonheurs de la destinée. Cette comédie dramatique atypique marque les esprits, forte de sa mise en scène maîtrisée, de ses performances sobrement puissantes et de sa photographie séduisante. Assurément, il était là le joyau caché de cette 49e sélection deauvillaise, une pépite qui mérite tout l'amour qu'il a recueilli au cours du festival, et peut-être même un peu plus.

LE BLEU DU MIROIR

Prochaines séances :

They Shot the Piano Player, de Fernando Trueba et Javier Mariscal (Espagne) – Jeu 11/04 à 18h30, Dim 14/04 à 19h, Lun 15/04 à 14h

Chroniques de Téhéran, de Ali Asgari et Alireza Khatami (Iran) – Jeu 11/04 à 21h, Dim 14/04 à 11h, Mar 16/04 à 20h

Le Voyeur, de Michael Powell (Royaume-Uni) – Ven 12/04 à 19h30, Lun 15/04 à 19h